

INTRODUCTION

à la lecture des lettres

de LOUISE THERESE à Madame TRESCA

Les Retours aux Sources précédents – extraits de la correspondance de Louise-Thérèse ou souvenirs d'Oblates de la première heure formées par elle – nous ont aidées à mieux connaître la spiritualité de l'Institut.

Nous essaierons maintenant de cerner la spiritualité de Louise-Thérèse à travers ses nombreuses lettres à Madame Tresca. Nous aurons la joie de voir combien Louise-Thérèse est humaine et simple dans ses rapports. Et nous découvrirons aussi toute la richesse de sa nature alliant une extrême sensibilité à une énergie peu commune.

D'abord quelques notes biographiques pour situer cette correspondance, nous dévoilant la naissance et l'évolution d'une merveilleuse amitié.

Madame Tresca (1827-1896) grandit dans un milieu intellectuel parisien le plus raffiné de son époque. Elle était la fille de Paulin Paris, membre de l'Institut, professeur au collège de France, et sœur de Gaston Paris de l'Académie Française. Mr. Louis Tresca, son mari, s'occupait sans doute de commerce important, entre Lyon et la Russie, où il fit de fréquents voyages et subit de grosses pertes d'argent ; il mourut en 1877, laissant à Mme Tresca un fils et deux filles.

Aux eaux de Néris, Mme Tresca connut Louise-Thérèse en 1860. Voici son témoignage :

« Ma première impression en voyant Melle de Montaignac a été un charme particulier, mais j'étais attirée vers elle plutôt par son esprit. Nous nous voyions simplement à table d'hôte. Voici l'incident qui me fit entrer dans son intimité. Elle me fit observer un jour la façon dont j'avais accueilli un jeune prêtre, du respect que nous devons avoir pour lui. Je fus frappée de cette observation et lui conservais dès lors une profonde reconnaissance. De son côté je crois qu'elle fut touchée de la soumission avec laquelle je reçus ses paroles. Dès lors je la considérai et la vénérai comme une sainte quoiqu'il n'y eut, entre nous deux, qu'une différence de sept années. Cette appréciation n'a jamais varié et j'ai toujours eu en elle une confiance illimitée.

Je lui présentai un jour une cousine extrêmement mondaine. Elle fut tellement frappée de l'accueil de Melle de Montaignac qu'elle me disait après sa conversation : je n'ai jamais oublié Melle de Montaignac et je suis sûre qu'elle a prié pour moi. Du reste, cette impression était générale, on se sentait attiré vers Melle de Montaignac. Sa foi était très vive, elle aimait beaucoup les âmes et pour les attirer, elle employait tous les moyens de séduction. Du moment qu'on aimait Melle de Montaignac, on aimait Notre Seigneur Jésus Christ.

Son attachement à l'Eglise et à la papauté était des plus grands et elle me disait qu'être catholique était une grâce dont on ne saurait jamais remercier Dieu...

Son zèle pour l'Eglise et tout ce qui appartient à l'Eglise s'est manifesté par la fondation de l'œuvre des Eglises pauvres, l'établissement de l'œuvre des Samuels destinée dans sa pensée à donner des prêtres à l'Eglise et elle sollicitait toutes les âmes à contribuer à la gloire de Dieu, s'ingéniant moins à attirer des ressources à ces œuvres de Montluçon qu'à nous faire exercer notre zèle chacune dans nos diocèses et nos paroisses respectives. »

En 1879, Mme Tresca ayant quitté Lyon pour Paris, fit son Oblation au Cœur de Jésus à Montluçon, le 20 novembre.

En 1881, elle accueillit chez elle O. de Sénisilhac en quête d'un appartement et l'aida fraternellement non seulement dans les démarches matérielles inhérentes à la fondation mais dans le développement de la Réunion de Paris dont elle fut l'exquise animatrice.

Liée d'une intimité avec Charlotte de Bethford elle collabora à toutes les œuvres de la maison de Paris. D'une faible santé malgré une très belle apparence extérieure, elle ne put se dépenser comme elle l'aurait voulu dans les œuvres de la banlieue parisienne. Par contre le charme, la simplicité de son accueil furent le précieux soutien de la Réunion de Paris jusqu'à sa mort, le 20 juillet 1896.

A l'occasion d'un voyage à Paris, où sa fille était établie, Mme Tresca fut mise en relation avec Mme de Curzon. Après leur première entrevue, Louise-Thérèse écrivait à Mme de Curzon.

« Mme Tresca que vous avez charmée saintement A.M.D.G. et qui sera désormais une amie pour vous, comme vous serez pour elle une amie, habite chez sa fille Mme Laurençon, dont le mari était député des Htes Alpes, Boulevard St. Germain 262 ; Elle ne partira pour Lyon que Samedi ou Lundi prochain : Cette chère Marie est d'une admirable douceur : sa résignation pénètre. Elle a été l'ange sauveur de son mari. Elle lui était supérieure comme esprit, distinction, instruction, mais il était excellent et aussi tendre pour elle à 63 ans qu'à 30 ans. Marie tenait tellement place dans sa vie comme dans toute sa famille, que lui disparu, il s'est fait dans ce cœur si dévoué un vide immense que Dieu seul peut combler. Je suis heureuse de vous avoir mise en rapport ; vous lui ferez du bien et m'aidez à la consoler un peu. Après le mariage de sa 2^{ème} fille elle sera des nôtres.

Je ne vous dirai qu'un mot sur votre aimable sœur. Si Notre Seigneur l'amenait à entrer dans notre famille religieuse, je lui rendrais d'ardentes actions de grâces pour elle et pour nous. C'est vous dire combien je l'estime.

(Louise-Thérèse à Mme de Curzon le 16-12-1878)

Notes sur la correspondance de Louise-Thérèse de MONTAIGNAC

L.Th. de Montaignac usait habituellement de papier à lettre blanc et de petit format,

- ne coupait jamais les mots, ce qui produit parfois des entassements de lettres en fin de ligne et ne laisse pas place à un signe de ponctuation ; d'où une ponctuation rare, parfois étrange.
- usait beaucoup de points de suspension et encore plus, à la fin des phrases, de traits de plume énergiques que l'imprimerie ne saurait rendre ;
- usait rarement des majuscules, jamais des traits d'union, souvent d'abréviations que nous n'avons pas conservées : « pr. Bcp. » etc...
- observait l'orthographe traditionnelle de « tems – enfans – long tems » que nous n'avons pas conservées.

Enfin, il faut réaliser les conditions d'éclairage et de posture dans lesquelles elle écrivait ces centaines de lettres, réaliser également que toute la vie de la maison de Montluçon et des agrégations de la Pieuse Union se polarisait sur le lit d'une infirme qui entre avec sa fougue naturelle et son sens pratique inné dans les plus petits détails de la vie matérielle, des travaux manuels, de l'organisation des maisons, de la santé de chacun aussi, à cette époque où la médecine était bien loin de ce qu'elle connaît aujourd'hui et où l'on voyait mourir tant de petits enfants. Supprimer ces détails qui peuvent de prime abord étonner ou lasser, ne serait-ce pas mutiler la personnalité si humaine de celle qui ambitionnait de « faire toute choses comme Marie avec ordre et raisonnablement » ?